

les recrues de ton village, doit arriver ici dans quelques heures. Je me suis entendu avec l'alcade pour remettre ton fils entre les mains du sous-officier. De la sorte, il n'aura pas l'occasion de se dérober, comme il en est capable, et d'aggraver sa situation en s'exposant à la peine des réfractaires. Le sergent partira d'ici avec lui pour la Chênaie; il y sera demain. Tu feras de ton fils ce que tu voudras. Adieu.

— Ton ami,  
— PEDRO.

— Ainsi, dit le curé en rendant la lettre, c'est aujourd'hui que vous l'attendez?

— Il paraît, répondit froidement le père de Diégo.

S'adressant ensuite à l'homme qui se trouvait à quelques pas de lui et, le chapeau à la main, se disposait à partir :

— Dis à ton maître, ajouta-t-il, que je le remercie de la peine qu'il a prise, mais qu'il veuille bien à l'avenir ne plus s'inquiéter de mon fils.

En même temps, et tandis qu'il reconduisait le messager, il cria dans l'escalier :

— Anastasie, donne à boire à cet homme.

Le curé et le père de Diégo restèrent seuls dans la chambre. Ils gardèrent un moment le silence.

Enfin l'abbé fit quelque pas en avant et, posant doucement la main sur l'épaule de Gaspard :

— Qu'allez-vous faire de votre fils? demanda-t-il.

— Rien.

— Vous voulez donc l'abandonner à son sort?

— Quand un arbre se tord, on l'arrache, ou bien on le laisse pousser comme il veut.

— Non, on le redresse.

— Il est trop tard.

— Il n'est jamais trop tard, surtout quand il s'agit d'un homme dont le cœur n'est pas fermé à la foi.

— Et si cet homme n'a ni cœur ni foi?

— Diégo est votre fils, c'est votre sang qui coule dans ses veines. Pourquoi lui refuser votre aide au moment où il en a le plus besoin?

— N'en parlons plus.

— Au contraire, pardonnez-moi d'insister. Je suis venu pour vous parler de lui, je parlerai. Vous ne sauriez prétendre que moi, qui ai charge d'âmes dans ce village, je reste indifférent aux maux de mon prochain, et, qui plus est, de mes ouailles. Je suis prêtre, et j'ai pour mission de veiller à votre salut plus encore qu'au mien. Vous souffrez, Gaspard, ne dites pas non, et vos souffrances ont pour cause la fierté de votre caractère. Cette fierté vous fait oublier vos devoirs; c'est à moi de vous les rappeler, quelque importunes que puissent vous paraître mes représentations.

Gaspard lança au vieillard un regard flamboyant. L'abbé répondit à cette menace tacite par un sourire de mansuétude.

— Vous parlez haut, monsieur le curé.

— Je fais mon devoir, faites le vôtre.

— Vous oubliez mon âge, mes cheveux blancs.

— Non, mais pour le prêtre tous les hommes sont égaux; il n'y a ni vieillards ni jeunes gens, ni riches ni pauvres, ni grands ni petits; il n'y a que des enfants de la misère, des pécheurs qui doivent se repentir et s'humilier pour se réconcilier avec Dieu qu'ils ont offensé. Qu'ai-je à faire sur la terre, moi prêtre, si ce n'est de pleurer pour les malheureux, de prier pour les coupables, de leur montrer la route du bonheur en leur enseignant la paix de l'âme, en portant le fer rouge dans leurs plaies morales, dans la gangrène du cœur, cent fois pire que celle du corps? Un abîme s'est ouvert entre le père et le fils, je les vois chacun de leur côté au bord du gouffre, et vous voudriez m'empêcher de courir à eux,

de les retenir quand ils vont se perdre, dussé-je me perdre avec eux?

Le curé avait prononcé ces paroles d'un ton naturel, sans emphase, mais avec une fermeté qui avait stupéfié Gaspard. Celui-ci, les yeux fixes, passait de temps à autre sa main sur son front, et donnait tous les signes de sa colère concentrée. L'abbé s'était arrêté, puis, allant vers la porte, il l'avait fermée et avait mis la clef dans sa poche.

— Je ne veux, après tout, que vous rendre heureux, vous et votre fils, reprit-il en se plaçant devant Gaspard. Je veux ramener dans cette demeure la paix que vous en avez bannie l'un et l'autre. Je veux accomplir la dernière volonté d'une mère. Je veux enfin avoir avec vous une explication amicale, mais franche, loyale et catégorique.

Gaspard était pâle comme la mort. Il s'était d'abord redressé sous les reproches du prêtre, mais, pris d'un tremblement nerveux, il était retombé dans son fauteuil.

— Soit, dit-il, parlons avec calme. Vous voulez réveiller en moi des souvenirs douloureux. Vous savez qu'il y a vingt ans j'ai tué un homme, que cet homme était un bandit, que ce bandit avait assassiné mon père, que cet assassin était le frère de ma femme. C'est elle qui, en me cachant l'existence de ce scélérat et sa parenté avec lui, a fait mon malheur et celui de son fils; elle a manqué de confiance en moi; elle a craint qu'un honnête homme ne refusât de lui donner sa main, après la lui avoir promise, et lorsqu'un aveu d'elle n'aurait fait que la rendre plus sacrée à mes yeux, puisque je l'aurais vue plus malheureuse. Quand ce secret qu'elle m'a caché ne m'a révélé que la plus fatale des circonstances, quand je tenais le bandit au bout de ma carabine, qu'a-t-elle fait? Elle n'a vu dans son mari que le meurtrier de son frère. Qu'ai-je fait, moi? Je n'ai plus reconnu en elle que la sœur de l'assassin de mon père. Pouvais-je agir autrement? Depuis ce jour, ses regards évitèrent les miens. Son silence, sa contrainte ne purent que m'aigrir davantage. Notre fils, né la nuit même où commença mon malheur, suivit l'exemple de sa mère; comme elle, il n'a cessé de fuir ma présence; comme elle, il n'a vu en moi qu'un étranger. Angèle ne m'aimait pas, elle ne m'a jamais aimé. Quand elle a consenti à m'accorder sa main, elle n'a voulu qu'une chose: arracher sa mère aveugle à la misère.

Gaspard ne put continuer, sa voix s'étouffait dans sa poitrine. Il cacha son visage dans ses mains. Le curé, lui aussi, était fortement ému.

— Votre femme, dit-il, était une sainte. Toute sa vie n'a été qu'un long martyre. Malheureux ceux qui s'unissent sans se comprendre. Angèle a succombé sous le poids de sa douleur. Mais vous, Gaspard, vous pouvez encore retrouver le bonheur perdu. Il vous reste un fils. Rendez-le heureux, vous vous rendrez heureux vous-même. Ouvrez-lui vos bras, ses baisers ramèneront la paix dans votre cœur.

— Jamais! s'écria Gaspard avec un geste de répulsion. Enfant, il m'a fui; homme, il m'a manqué de respect. A aucune époque, il n'a connu l'amour filial. Rappelez-vous le passé; relisez cette lettre, et vous approuverez ma conduite.

— On voit une paille dans l'œil d'autrui quand on ne voit pas une poutre dans le sien.

Je ne vous comprends pas.

— Je m'explique. Votre fils n'a pas rencontré en vous l'amour paternel. Il en devait être ainsi, puisque vous ne vous êtes point occupé de son éducation. Ne vous récriez pas. Depuis sa naissance vous l'avez traité avec dureté. Le pauvre enfant a cherché auprès de sa mère cet

amour que vous lui refusiez. Il n'a fait qu'obéir à une loi de la nature en chérissant celle qui l'attirait, en craignant et évitant celui qui le repoussait. Ceux qui, comme vous, croient qu'il ne faut montrer aux enfants qu'un visage sévère se trompent et portent tôt ou tard la peine de leur erreur. Un père doit être l'ami de son fils, ami prudent et tolérant. Diégo n'a trouvé chez vous que froideur et aversion. Vous n'avez point été un père pour lui, pourquoi lui reprochez-vous de n'avoir jamais été un fils pour vous?

— Donc vous croyez que je suis cause de tout ce qui est arrivé?

— Je le crois.

— Vous oubliez qu'il y a un crime qui nous a toujours séparés.

— Je n'oublie rien. Votre fils n'a rien de commun avec l'assassin de son grand-père. Aussi ai-je le droit et le devoir de vous dire: il est temps que cette lutte entre vous et lui prenne fin.

— Encore une fois, il est trop tard.

— Le fils prodigue était plus coupable que le vôtre, et pourtant, après de nombreuses années, quand il revint chez lui, il fut accueilli par son père avec des transports de joie.

— Ce père n'avait point les mêmes sujets de ressentiment que moi.

— Il était père, rien de plus. Pourquoi refusez-vous de l'être?

— Pourquoi refuse-t-il de se conduire en fils? Apprenez-lui à remplir ses devoirs, etc...

— Et en attendant vous le laisserez partir pour l'année.

— Il en reviendra meilleur. D'ailleurs il n'a que ce qu'il mérite.

— Y songez-vous? Une guerre fratricide ravage l'Espagne. Votre fils...

— Mon fils ira servir son pays; vaut-il mieux que d'autres?

Le curé s'arrêta un moment pour le regarder.

— Ainsi, dit-il avec un accent de douleur, vous voulez qu'il parte, vous voulez qu'il meure?

Puis élevant la voix :

— C'est ce que nous verrons: sa mère m'a chargé de veiller sur lui. Ne pas faire la volonté des morts c'est outrager Dieu.

— Vous agirez comme vous voudrez.

— Oui, j'agirai, dit le prêtre en essuyant une larme. J'irai, s'il le faut, de porte en porte demander l'aumône. Qui sait? Peut-être se trouvera-t-il ailleurs qu'ici un père qui fera pour votre fils ce que vous refusez de faire vous-même, malheureux esclave de vos passions et de votre orgueil.

— Monsieur le curé, interrompit Gaspard avec un geste d'impatience, brisons là: je ne réponds plus de moi, si vous continuez sur ce ton.

L'abbé Juan comprit que sa dernière parole avait pu paraître offensante. Il se radoucit.

— Si ce que j'ai dit, répliqua-t-il, a pu vous blesser, pardonnez-moi. J'aime votre fils comme j'ai aimé sa mère, comme je vous aime. Mon cœur se déchire à la pensée de voir partir cet enfant. Je le vois s'en aller à pied par les montagnes couvertes de neige, mourant de froid et de faim, courant le risque de tomber dans les précipices ou dans les embuscades ennemies, pendant que vous serez, vous, paisiblement assis au coin de votre feu. Oui, je frémis à l'idée que, tandis votre fils sera peut-être couché, blessé ou expirant sur un champ de bataille, par une nuit glacée de décembre, vous n'aurez pour lui ni un souvenir, ni une parole de pitié. Non, non, Gaspard, cela n'est pas possible, je ne puis pas croire que vous ayez le cœur si dur, si mauvais...  
(A continuer.)